

Première heure

## Fondu enchaîné sur le zeppelin en flammes

### **Karen**

Karen aime faire des mots croisés parce que le temps passe plus vite. Pour pouvoir savourer le temps qui s'écoule lentement, elle confectionne des courtepointes qu'elle donne aux œuvres de charité. Karen s'étonne que des gens chassent avec une rigueur militaire les produits laitiers périmés de leur réfrigérateur, mais qu'ils ne voient rien de mal à délaisser durant des années une bouteille de vinaigrette Catalina de Kraft dans leur frigo. Elle-même a commis ce crime. Karen se souvient qu'un jour, du temps où tout allait bien, son ex-mari lui avait dit en ouvrant le frigo: «Seigneur, Karen, cette bouteille de vinaigrette se souvient de ce qu'elle faisait quand Kennedy a été assassiné!»

Karen a presque 40 ans et elle croyait qu'elle ne rencontrerait plus jamais personne. Pourtant,

elle a pris l'avion pour rencontrer l'homme qui, espère-t-elle, deviendra son amant. Elle est assise dans un fuselage en aluminium qui file vers l'est, à huit mille mètres au-dessus du lac Supérieur. Comme elle a un peu trop chaud, elle détache deux boutons de sa robe, espérant que personne n'interprétera ce geste comme celui d'une femme aux mœurs légères, si jamais quelqu'un la voit. *Pourquoi devrais-je m'en faire, se demande-t-elle, si les étrangers croient que je suis une putain? Pourtant, ça m'inquiète.* Puis elle se rend compte que tout le monde a un appareil photo maintenant et qu'on pourrait la photographier. Oh! ces appareils! Ces petits écrans bleu vif qu'elle voit toujours de sa place à la dernière rangée de l'auditorium de l'école de Casey, une matrice saphir de souvenirs tressautants qui, selon toute vraisemblance, ne seront jamais vus, puisque les personnes qui filment les spectacles d'enfants enregistrent à peu près tout le reste et qu'il n'y a pas assez de temps dans une vie pour revoir ne serait-ce qu'une fraction de ces souvenirs emmagasinés. Les tiroirs de cuisine sont remplis de cartes mémoire. De crayons épointés. De blocs-notes arborant le visage souriant de courtiers immobiliers. D'appareils dentaires. Le tiroir est une capsule témoin. Karen se dit: *Toutes les choses que nous laissons derrière nous en nous déplaçant d'une pièce à l'autre sont comme des écales vides.*

De l'autre côté de l'allée, dans la rangée juste devant elle, se trouve un adolescent qui a regardé

dans sa direction à quelques reprises au cours du vol. Karen est flattée qu'on puisse la trouver sexy – même si elle est une « maman » sexy –, mais elle sait aussi que ce garçon émoustillé cache probablement dans la poche de sa chemise un genre de détecteur de péchés portatif en attendant qu'elle détache d'autres boutons, se farfouille dans le nez ou fasse tout autre geste déplacé qui finira sur un site Web de niaiseries à côté du portrait JPEG d'un joueur de base-ball en train de vomir, ou sur un site de films où des ados, grands inconscients du principe de causalité, s'élancent du toit de leur maison de banlieue pour s'écraser inertes sur un trampoline.

Maudite soit la technologie moderne. Karen tripote les boutons de sa robe. Son estomac gargouille. Elle porte son regard loin devant dans la cabine pour éviter la lumière aveuglante qui pénètre par le flanc droit de l'avion. Elle se rappelle avoir vu à la télévision un vieux film où tous les passagers d'un 747 avaient soudainement disparu en plein ciel, tous sauf les cinq qui étaient endormis. Il ne restait des absents que leurs vêtements abandonnés sur leurs sièges. L'esprit de Karen pousse un peu plus loin. Qu'est-ce que ça signifie, disparaître? De toute évidence, les vêtements restent sur place. Mais aussi toutes sortes d'objets comme les rallonges capillaires, les postiches, les bijoux (la liste pourrait s'allonger)..., les dentiers, les couronnes, les stimulateurs cardiaques, les broches en acier chirurgical pour assembler deux bouts d'os (elle

réfléchit encore)... Bon, soyons crus, il y aurait également les aliments non digérés et –attendez, maintenant qu'elle y pense –les cheveux aussi seraient abandonnés parce que comme elle l'a appris dans les séries policières à la télévision, les cheveux ne contiennent pas d'ADN, sauf dans leur follicule. Et les os, alors? Les os sont faits de carbonate de calcium, un simple composé chimique qui n'est pas propre à Karen. Il faudrait aussi laisser les os –sauf la moelle peut-être, mais... Mais attendez: Karen n'avait-elle pas déjà lu que pour chaque cellule du corps humain, il y a dix fois plus d'entités externes, comme des bactéries, des virus et des champignons? Alors ces substances-là aussi seraient délaissées avec les vêtements. Beurk! Le corps n'est pas un corps: c'est un écosystème.

Karen pousse sa réflexion encore plus loin: et l'eau? L'eau, ce n'est que de l'eau et elle ne fait pas techniquement partie de ce qui définit Karen comme être unique. Donc tous les vêtements et les saloperies laissés sur les sièges du 747 seraient trempés. Mais alors, qu'arriverait-il à toutes les autres cellules du corps? Comment les classerait-on: en cellules Karen et non Karen? Les ovules seraient abandonnés puisqu'ils ne sont que la moitié de Karen, la moitié de son ADN, et non du pur Karen. Attendez, voilà ce mot qui revient: ADN... ADN... Si Karen observait une cellule échantillon, une cellule de peau par exemple, il serait évident

que seul son ADN est vraiment *elle*. Le reste n'est que protéines, graisses, enzymes, hémoglobine et...

... et puis Karen imagine ses restes dégoulinants, là, sur le siège 26K. Une créature fantomatique, constituée essentiellement de l'ADN de Karen – le seul élément qu'elle peut honnêtement considérer comme *étant* elle –, translucide comme de la gaze et semblable à un collant, s'élèverait de ce tas informe. Un collant? Probablement même pas puisque tout l'ADN extrait de ses cellules serait épars – tout son ADN se limiterait à un tas de fine poudre gros comme une orange. Et puis Karen est humiliée parce qu'elle réfléchit au peu de chose qui la distingue des autres, un petit nuage de poussière. Comme c'est sentimental et *spécial*, et oriental... Et pourtant... et pourtant c'est ça qui la constitue, *elle*, elle ou n'importe qui d'autre. De la poussière. Et quelqu'un ferait mieux de dire à ces chrétiens fondamentalistes qui attendent l'avènement du Ravissement de laisser des seaux et des serpillères à ceux qui resteront sur place.

Karen émerge subitement de sa rêverie. Le passager à deux sièges d'elle regarde un documentaire de la chaîne Discovery sur des grosses bêtes qui pourchassent, tuent et mangent de plus petites bestioles. L'Airbus 320 émet son bruit poussif. Karen se demande à quoi ressemble Warren. Elle l'a connu sur Internet et ils se sont donné rendez-vous au bar de

l'hôtel Camelot à l'aéroport de Toronto. Un bar d'hôtel! Comme c'est sordide, comme c'est merveilleux et, surtout, comme ça n'engage pas à grand-chose. Si ça colle entre Warren et elle, ce sera l'occasion de monter dans une chambre, comme il se doit. Et si le déclic ne se produit pas, alors vite à l'aéroport pour rentrer par le prochain vol. *La nature*, se dit Karen, *a été très cruelle, mais très efficace en inventant le déclic amoureux*. Et s'il n'y a pas de déclic, si elle aime *bien* Warren, sans plus? Eh bien, ça ne marche jamais comme ça, n'est-ce pas? Alors, on retourne sur le *marché de la chair* qui meurtrit les âmes...

Karen se tourne vers le hublot et s'attarde sur un grain de poussière. *Ce serait formidable, non, si les étoiles noircissaient durant le jour? Le ciel serait couvert de points noirs comme des grains de poivre. On voit un croissant de lune au sud. Imagine si on apercevait la lune en feu en levant les yeux au ciel!* Pour la première fois depuis des semaines, Karen sent que sa vie est une histoire vraie, et non une suite d'événements notés dans un agenda. Une linéarité faussée, imposée au chaos, tandis que nous, les humains, nous essayons de trouver un sens à notre situation incertaine ici sur terre. Karen se dit: *Notre malédiction à nous, les humains, c'est que nous sommes pris au piège dans le temps. Notre malédiction, c'est qu'on nous oblige à interpréter la vie comme une séquence d'événements – une histoire – et, quand on n'arrive pas à comprendre sa propre histoire, on se sent perdu, en quelque sorte.*

Mais Karen ne veut pas penser à cela, pas aujourd'hui. L'adolescent lubrique de l'autre côté de l'allée oriente discrètement son iPhone vers Karen et la photographie tout aussi discrètement, alors Karen lui tend un doigt d'honneur. Elle se sent rajeunie, puis elle est frappée par un sentiment de déjà-vu, ce qui est étrange parce que la mission qu'elle entreprend ne ressemble à rien de ce qu'elle a déjà fait. Et puis ce sentiment s'évanouit et Karen se demande ce que serait la vie s'il n'y avait *que* des impressions de déjà-vu, si la vie était toujours comme une reprise à la télé. Elle a lu un texte au sujet de quelqu'un qui souffrait de cette condition à cause d'une lésion dans la région du cerveau qui gère la notion du temps. Est-ce à cela que se résume le temps : à notre perception de la vitesse à laquelle il passe ou pas ?

L'avion amorce sa descente progressive vers la piste. Le commandant de bord annonce qu'ils seront à la porte avec cinq minutes d'avance. Karen se sent dans cet état d'attente fébrile de matin de Noël avant de découvrir les présents sous l'arbre, même si elle va en fait dans le bar d'un hôtel d'aéroport et que le cadeau emballé s'appelle Warren. *C'est ça que je souhaite : que cette sensation de matin de Noël colore chaque moment de ma vie.*

Une hôtesse vexée demande à Karen de redresser son siège avant l'atterrissage. Karen décide de la tourmenter (*espèce de vache fouineuse!*) en n'obéissant qu'à

la toute dernière minute. Elle s'interroge sur Warren. Que sait-elle de cet homme? Seulement ce qu'il a choisi de lui dire, en plus des qualités qu'elle lui attribue en raison du court délai qu'il met à répondre à ses mails – rapidement sans être *trop* rapide, donc pas du tout malade mental –, des mails où elle lui a parlé de son travail (secrétaire de trois psychiatres, un trio complètement cinglé), de sa fille (Casey, une violoniste irritable de 15 ans), de son ex (Kevin, le salaud, qui a au moins l'intention de payer les études universitaires de Casey) et... que peut-on ajouter après ce résumé? On épuise très rapidement la liste des caractéristiques qui nous rendent uniques. Nous avons tous beaucoup plus de choses en commun que le contraire. Lorsque Karen a commencé à travailler pour les docteurs Marsh, Wellesley et Yamato, elle croyait pouvoir au moins satisfaire son instinct de voyeuse en transcrivant les textes dictés par les médecins après leurs séances. Quel plaisir d'observer d'autres personnes gâcher royalement leur vie! Et au début, c'était formidable, ou plutôt *Cher Warren, au début c'était formidable, puis soudainement c'est devenu moins formidable parce que, parmi toutes ces histoires de gens qui se suicident, qui traquent quelqu'un avec obsession, qui craquent et qui font des surdoses, il y a peu de variations sur le thème de la folie ou, plutôt, de l'atypique: paranoïa, autisme, dépression, anxiété, névrose obsessionnelle, hyperactivité avec déficit de l'attention et maladies causées par la vieillesse ou des*

*dommages au cerveau. Vous voyez ce que je veux dire? À cause de tous ces livres du neurologue Oliver Sacks et de ces conférences TED qu'on peut voir en ligne, la folie paraît dingue et amusante et fascinante. Croyez-moi : le nœud de l'affaire, c'est de convaincre les gens de continuer à prendre leurs pilules pour qu'ils ne deviennent pas fous lorsque ceux qui souffrent de troubles envahissants du développement gigotent et accrochent le présentoir rempli de vieux Sélection du Reader's Digest dans la salle d'attente.*

Dans sa réponse, Warren avait raconté avoir déjà songé à devenir prêtre pour écouter de telles histoires semblables sur le côté sombre des gens, mais après réflexion, il avait conclu que ça risquait d'être ennuyeux comme la pluie parce qu'il n'y a que sept péchés capitaux, pas même huit, et qu'après avoir entendu ces sept péchés à répétition il n'aurait plus qu'à faire des sudokus dans son confessionnal en priant le ciel que quelqu'un, n'importe qui, invente un huitième péché pour rendre les choses intéressantes à nouveau.

*Des sudokus, vraiment? J'adore les sudokus,* avait répondu Karen. Warren aimait ça aussi. C'est à ce moment-là qu'ils ont vraiment accroché.

Warren, Karen s'attend à voir un homme plutôt grand, au crâne légèrement dégarni, mais encore bien coiffé, raisonnablement beau, en tout cas assez pour être sexy, et pas trop afin de ne pas être du genre à laisser Karen dans un état de perpétuelle inquiétude

lorsqu'il se trouve en compagnie de serveuses, de secrétaires et d'étudiantes en maîtrise. *Attends un peu: suis-je en train de me raconter des histoires?* Un homme qui feuillette des livres sur la solitude dans une librairie attire toutes les femmes du magasin. Si une femme cherche des ouvrages sur le même sujet, elle fait fuir les clients. Peu importe de quel type d'hommes on parle, la seule caractéristique qu'il doit posséder pour attirer les femmes, c'est un pouls. Étrangement, le fait d'être divorcée et mère d'une fille facilite les rencontres pour Karen – en ligne, du moins. Dès qu'on franchit le cap de la trentaine, la perte sous toutes ses formes se perçoit inmanquablement. Les enfants donnent à Karen et aux pères monoparentaux un langage commun que les non-parents ne pourront jamais parler. Et pourvu que l'on réprime le ressentiment, le divorce fournit un autre terrain d'entente que les éternels célibataires ne partagent pas.

Karen sait qu'elle ne fait pas ses 40 ans, on lui donne 36 ans peut-être, ou 34 en supposant qu'elle soit alcoolique. Sur les photos de Warren – en fait, elle n'en avait vu que deux (elle aurait peut-être dû se méfier, non?) –, il semble un peu triste, un peu radin, on ne sait trop pourquoi. Elle l'imagine difficilement faire le plein de son Ford Ranger 2009 avec du super. Elle avait vu le véhicule dans le troisième JPEG qu'il lui avait envoyé, une photo sans aucun être humain. *Mon Dieu, faites que*

*Warren ne soit pas radin. Je suis trop jeune pour traquer les bons de réduction dans les prospectus.*

Karen s’amuse à remarquer les vestiges distinctifs du statut des voyageurs tandis qu’elle remonte l’allée de l’avion : des sachets de friandises et des livres de poche de Dan Brown en classe touriste et des exemplaires du *Macleans* et de *The Economist* abandonnés sur les sièges de la classe affaires, sans oublier les passagers âgés et handicapés qui semblent échoués sur un iceberg en attendant qu’on vienne les aider à descendre de l’appareil, après tout le monde.

Karen éprouve un léger sentiment de supériorité, pas désagréable du tout, en filant sans s’arrêter avec son petit sac devant le carrousel à bagages. *Nous envions ceux qui voyagent léger, n’est-ce pas ?* Un groupe de prêtres qui attendent leurs valises près de la sortie lui rappelle les sept péchés capitaux. Karen se demande pourquoi il y avait dix commandements, mais seulement sept péchés capitaux. Quelqu’un aurait bien dû prendre le temps d’harmoniser ce genre de détails depuis deux mille ans. Elle dépasse l’apprenti pornographe pubère, accompagné de son père et de sa sœur. Il fait un clin d’œil à Karen, ce qui la fait rire tandis qu’elle franchit la porte électrique. Il ne pleut plus et le soleil éclabousse les derniers taxis de la file.

*Comme il fait beau! Oui, Madame, rien ne peut aller mal par une belle journée comme celle-ci!*

Fondu enchaîné sur le zeppelin en flammes.

La bulle de bonheur de Karen éclate dès qu'elle monte dans le taxi et annonce au chauffeur qu'elle se rend à l'hôtel Camelot tout près. Le chauffeur pâlit en se rendant compte qu'il ne fera pas une grosse course payante vers le centre-ville. Un confrère passe en baissant sa fenêtre et Karen constate que sa réputation est ternie à jamais dans une langue dont tous les mots riment avec « boubalou ». Le taxi la dépose six minutes plus tard devant le bar Camelot Airport, un satellite de béton décrépît de l'hôtel, qui ressemble au restaurant au troisième rang du palmarès des meilleurs établissements de la quatrième ville de Bulgarie. Le taxi file dès que Karen claque la portière. Elle décide de rire de l'incident plutôt que de s'en formaliser. La vie, parfois, ne nous laisse pas le choix, et puis Karen a un cadeau à déballer sous le sapin.

## Rick

Rick n'écoute plus la voix dans sa tête. Cela ne lui a rien donné durant trente-sept ans, rien de plus que la faillite, la solitude et la couperose qui colorera son visage à perpétuité. En fait, le whisky est responsable de son coup de soleil permanent et c'est sa voix intérieure qui l'incitait à boire: *Ne te gêne pas, Rick, tu le mérites, mon gars! Tu as planté tout seul une haie de cyprès jaunes de quinze mètres cet après-midi!* Rick ignore cette voix, dorénavant. Il se contente de prêter l'oreille aux clients assis à son bar qui lui racontent tout: leurs vacances aux Bermudes, qui servent de prétexte pour subir un avortement, l'éventualité d'une chirurgie pour changer de sexe, les réprimandes d'une mère sévère et la crainte des missiles nord-coréens. Les gens ne mentent pas à Rick:

comme il travaille dans un bar d'hôtel, il a une existence éphémère et insignifiante dans l'univers de ses clients. La plupart des barmans n'entendent que les mensonges de leurs habitués, mais les bars d'aéroport n'ont pas d'habitués, que des buveurs déracinés et temporairement désinhibés. Rick se considère comme un labrador sable que les passants interpellent pour réfléchir à voix haute : *Oh! le beau chien! Faut que je te raconte quelque chose: mon patron m'a surpris en train de me masturber dans la réserve et c'est pour ça qu'il m'a mis à la porte, pas parce que j'ai dénoncé quelqu'un, comme je l'ai dit à ma femme. Tu veux d'autres noix, un gros bol plein de cajous, pas juste des miettes?*

Rick espère qu'un jour quelqu'un se présentera pour lui avouer que c'est lui qui a volé sa camionnette et tous ses outils de jardinage, mais il sait bien que ça n'arrivera probablement jamais et que, à dire vrai, il a noyé dans l'alcool sa carrière en aménagement paysager, toutes ses économies et ses droits de visite. Tout ce qu'il lui en reste, c'est un hâle permanent et une aura sombre qui éloigne les femmes susceptibles de l'aimer même si, au cours de sa décennie de déclin, il est devenu un homme qui écoute et les femmes *aiment* les hommes qui écoutent. Enfin, elles sont censées les aimer.

Oh, à quoi bon? Rick est serein maintenant. Ou presque. Pourtant, il se demande pourquoi on reste prisonnier de son corps durant environ soixante-dix

ans sans jamais pouvoir, disons, le garer dans une caverne pour une pause de cinq minutes afin de se libérer des liens terrestres et flotter librement.

La musique, au moins, nous permet de nous échapper, d'une certaine façon. Rick s'ennuie du pianiste Lenny congédié deux semaines plus tôt parce qu'il réinventait les paroles des chansons qu'il jouait. Rick s'y était habitué, mais les clients détestaient ça. Lorsque le gérant de nuit a convoqué le musicien pour lui donner un troisième et ultime avertissement, Lenny a rétorqué :

— Les paroles d'une chanson sont importantes jusqu'à un certain point seulement. Vous ne vous souvenez probablement pas des paroles de votre chanson préférée, et pourtant vous l'aimez parce que vous aimez les mots que votre cerveau invente pour remplir vos trous de mémoire. Une bonne chanson vous oblige à inventer vos propres paroles.

— Lenny, pour l'amour de Dieu, c'est les foutus Beatles qui chantent la foutue *Yesterday!* Tu ne peux pas réinventer les paroles de la chanson la plus connue sur la planète!

— Je *m'invite* dans la chanson. Je suis un artiste. Les gens qui écoutent des chansons sont comme ceux qui lisent des romans : pendant quelques minutes, quelques heures, quelqu'un d'autre arrive à pénétrer dans leur cerveau et à détourner la partie qui réfléchit sans arrêt. Un bon livre ou une bonne chanson kidnappe ta voix intérieure et prend le

contrôle. Et quand un artiste prend le contrôle, tu es libre pendant un moment de quitter ton corps pour devenir quelqu'un d'autre.

Pauvre Lenny, il n'a plus de travail. Rick se rappelle avoir aimé ce qu'il avait raconté sur le fait de quitter son corps pendant quelques minutes et, en mémoire du pianiste, il monte le volume du disque de Miles Davis qui passe, de la musique sans paroles. Plutôt que d'inventer des mots pour suivre une mélodie, le corps invente des émotions pour accompagner la musique.

Rick aperçoit un tesson récalcitrant, vestige d'une bouteille de chardonnay de l'hémisphère sud qu'il a fait tomber la veille. En se penchant pour le ramasser, il revoit le septième anniversaire de son fils Tyler, qu'il avait passé avec lui, assis dans sa chambre, au milieu d'un fort érigé avec des boîtes de whisky, des couvertures et les coussins du canapé. Il se rappelle aussi avoir allumé une lampe de poche derrière sa main et celle de son fils pour lui démontrer que les gens sont faits de sang. Les bons moments lui manquent et il se souvient avec bonheur des rares matins où il n'avait pas, miraculeusement, la gueule de bois et où sa tête était comme une maison à la fin du printemps lorsqu'on laisse toutes les portes et les fenêtres ouvertes pour aérer les pièces. Et il aurait aimé ne pas avoir renversé le verre en plastique à l'effigie d'Aladin, rempli de chardonnay à 8,99 \$ la bouteille, le soir où son ex-femme Pam lui avait permis

de garder Tyler pendant qu'elle assistait à l'enterrement de vie de jeune fille de sa sœur. À peine passé le seuil à son retour, elle avait reniflé l'air et, malgré une demi-bouteille de savon à vaisselle biodégradable et six serviettes (lavées et séchées deux fois) utilisées pour éponger le désastre, avait déclaré :

— C'est fini, espèce de raté, tu as perdu ta chance. Sors tout de suite.

Par bonheur, les gens racontent rarement leurs rêves à Rick, qu'il s'agisse des vrais songes qu'ils ont dans leur sommeil ou de leurs projets d'avenir. On entend souvent l'expression « réalisez vos rêves », mais qu'est-ce qu'on fait si nos rêves sont ennuyeux ? La plupart le sont. Qu'est-ce qu'on fait si on rêve que l'on vend du maïs au bord de la route ? Est-ce qu'on peut dire qu'on a réalisé son rêve si on ouvre un kiosque de fruits et légumes ? Est-ce que les gens diront tout de même qu'on est un raté ? Et pendant combien de temps sera-t-on heureux de le faire ? Probablement pas longtemps, mais il serait déjà trop tard pour se lancer dans autre chose. On serait foutu de toute façon. Rick croit dorénavant qu'on ferait peut-être mieux d'avoir un petit rêve raisonnable. Il en a un, de ces petits rêves raisonnables, sauf que personne ne le sait. Il va utiliser les huit mille cinq cents dollars qu'il a économisés depuis qu'il ne boit plus pour s'inscrire au Système de séminaires Power Dynamics de Leslie Freemont. À la télévision, ses annonces convaincantes promettent « Pouvoir !

Contrôle! Argent! Amis et Amour!» Cinq choses que Rick ne possède pas du tout.

*Monsieur, vous ne pouvez pas vous contenter de quitter le monde. Vous ne pouvez pas simplement vous suicider, ce n'est pas une option. Vous devez donc changer de vie. Vous êtes inquiet. Vous craignez de ne jamais changer. Vous craignez de ne jamais pouvoir changer. Vous craignez même que nous ne puissions pas changer, n'est-ce pas?*

*Monsieur, je suis ici pour vous inviter à transformer votre vie, faire des choix et changer ce que vous êtes. Vous deviendrez différent. Votre comportement va changer. Votre pensée va changer. Les gens observeront ces changements en vous et ils expérimentent le monde à votre façon. Vous deviendrez vous-même un professeur. Êtes-vous prêt à changer, à vous joindre à nous, à devenir membre de La Suite de Votre Vie?*

*Oui!*

*Le prix de la réinvention est-il à la hauteur de vos efforts?*

*Oui!*

La réinvention coûte huit mille cinq cents dollars et tandis que Rick essuie le bord d'un ensemble de verres Pilsner, il se souvient d'avoir fait l'erreur de confier à Pam son enthousiasme pour Leslie Freemont lors d'un match de foot de Tyler quand il jouait en poussin. Elle lui avait dit :

— Seigneur, Rick, il n'y a que les ratés qui

prennent des décisions quand ça va mal. Il faut refaire sa vie quand ça semble bien aller.

Du Pam tout craché. Mais selon Leslie Freemont, tout ce que font les hommes peut être considéré comme humain ou magnifique : la passion, le crime, la trahison, la loyauté. Leslie Freemont demande à ses disciples de trouver un seul acte humain qu'ils pourraient qualifier de non humain. C'est impossible parce que, dès qu'un humain fait un geste quelconque, ce geste devient forcément humain. Leslie Freemont dit que nous savons ce que font les chiens : ils jappent, ils se regroupent en meutes et ils font le tour de leur panier avant de se coucher pour dormir. Leslie Freemont dit que nous savons ce que font les chats : ils se frottent contre nos mollets lorsqu'ils veulent du thon et on peut les hypnotiser en agitant un bout de ficelle. Mais les humains, eux ? Les humains sont particuliers parce qu'ils peuvent *tout* faire. Il n'existe aucune émotion ressentie par une créature sur terre qui ne soit pas aussi éprouvée par les humains. Leslie Freemont dit que cela nous rend divins, et Leslie Freemont peut aider Rick à explorer tout ça.

Rick a la tête qui tourne parce que Leslie Freemont en personne sera bientôt dans cet hôtel, il entrera même dans ce bar. Leslie va venir parce que Rain Man, le voisin de Rick au sous-sol de l'immeuble, a appris que Leslie était en ville pour animer des séminaires. Il a trouvé ses coordonnées sur Internet et l'a

persuadé de s'arrêter au bar en se rendant à l'aéroport. Une mission pour rencontrer un Homme Ordinaire le temps d'une séance photos.

Rick aurait pu retrouver Leslie lui-même, sauf que son ordinateur a rendu l'âme il y a longtemps et repose maintenant sur son balcon où il se couvre de chiures de moineaux et de saletés. Son défunt clavier recouvre depuis sa boîte de concentré de protéines sur le comptoir de la cuisine, en remplacement du couvercle original en plastique qui a été sacrifié il y a longtemps pour amuser le rottweiler de Rain Man, qui l'a broyé entre ses crocs et l'a transformé en une dentelle rouge molasse, ce qui fait penser à Rick : *Écoute, Rick, à quel moment la chance a-t-elle tourné? À quel moment es-tu passé d'une histoire à une fable? Les vies des gens ne devraient pas avoir de morale propre, elles devraient être des histoires sans morale, racontées simplement pour le plaisir.*

Mais le Système de séminaires Power Dynamics peut dépouiller la vie de Rick de son pathos et Leslie Freemont doit arriver d'une minute à l'autre. Rick le sait parce que Tara, l'attachée de presse de Leslie, a téléphoné pour dire que son patron tient à serrer personnellement la main de Rick et à se faire photographier à ses côtés pendant qu'il lui remet la somme de huit mille cinq cents dollars comptant. Rick se sent presque comme lorsqu'il a à moitié vidé son troisième verre. C'est son moment préféré, celui où il éprouve la sensation

qu'il souhaiterait ressentir à chaque instant de sa vie : enthousiasmé par la perspective que tout pourrait arriver n'importe quand, le sentiment qu'être vivant est important parce que, lorsqu'on s'y attend le moins, on peut obtenir exactement ce à quoi on s'attend le moins.

Rick dit à la cliente :

— Mais où sommes-nous ? Emprisonnés dans un film de Bob Hope ?

La belle petite brunette assise au bar le regarde :

— Très drôle. C'est donc si mal vu pour une femme de commander un Singapore Sling ?

— Je vais devoir vérifier la recette dans mon livre de cocktails.

— Ce n'est pas la peine. Je vais la *googler* sur mon BlackBerry. Attendez un peu... voilà : il vous faut une once de gin, une demi-once de brandy à la cerise, quatre onces de jus d'ananas, le jus d'une demi-lime, un quart d'once de Cointreau, un quart d'once de Bénédictine, un tiers d'once de sirop de grenadine et un trait d'Angostura.

Rick lève les yeux vers la femme :

— Vous avez pris rendez-vous par Internet, hein ?

La cliente tressaute comme une poule étonnée :

— Mon cher, vous êtes *très* perspicace. Comment le savez-vous ?

— Je devine toujours. Où habitez-vous ?

— Winnipeg, mais vous n'avez pas répondu à ma question.

— Bon, vous me l'avez demandé, alors je vais vous le dire. Je sais que vous êtes ici pour rencontrer un homme connu sur Internet parce que vous êtes assise bien droite sur un tabouret de bar et que vous n'êtes pas une prostituée. Les femmes qui ont un rendez-vous ne s'assoient jamais sur une banquette parce que ça les fait paraître tristes ou désespérées. Mais une femme qui s'assoit sur un tabouret – surtout si elle a de belles jambes comme les vôtres, si je peux me permettre – annonce à un inconnu : « Passons aux choses sérieuses. » Aussi, vous avez un petit sac, ce qui signifie que vous n'avez pas l'intention de coucher à l'hôtel.

La femme lui demande :

— En général, comment se passent ces rencontres ?

— Ça passe ou ça casse, toujours. Pas de demi-mesure. Ou bien ça marche pour les deux et ils montent tout de suite dans une chambre, ou bien j'assiste pendant trois quarts d'heure à une singerie sinistre. Puis la personne qui reste boit encore plusieurs verres, tandis que l'autre rentre chez elle en avion.

— J'espère qu'il n'y aura pas de singerie sinistre pour moi.

Rick jette un œil aux meubles et aux tissus gris dépareillés de la pièce avant de poser son regard au fond de la salle, sur une jeune femme d'une beauté spectaculaire – 19 ans environ ? – assise au poste

Internet le plus rabouté sur la planète. Une prise multiple est fixée à l'aide de gros ruban adhésif gris à un moniteur nord-coréen et à un disque dur massifs comme des briques, le tout à l'ombre d'un ficus en plastique poussiéreux. L'ordinateur de la belle incon nue produit un bref ping, ping semblable à celui des machines à sous des casinos. Rick lui crie :

— Un autre *ginger ale*?

Elle lève vers lui un regard vide d'émotion :

— Non. Je suis suffisamment hydratée.

La cliente au bar regarde Rick d'un air interroga teur : *Je suis suffisamment hydratée ?*

— Elle est bizarre, Miss Ginger Ale. Elle est froide, mais pas tout à fait. On dirait qu'il lui manque quelque chose.

— Elle a repoussé vos avances ?

— Oh non, elle est trop jeune pour moi. Et puis elle n'est pas du genre à qui l'on fait des avances.

— Trop pure pour notre monde ?

— N'exagérez pas. Ça va contre les lois de la phy sique qu'une personne aussi belle vienne dans ce bar.

— Merci pour le compliment !

— Vous savez ce que je veux dire...

Elle hoche la tête. Rick et elle observent le seul autre client : une épave quelconque qui devait jouer au hockey les week-ends avant de se mettre à engrais ser. Il se situe probablement à mi-chemin entre William Hurt et Gérard Depardieu. Aucun doute qu'une sieste lui ferait le plus grand bien.

Rick constate que sa cliente et lui partagent la même vivacité d'esprit, comme si tous les deux espéraient quelque chose. Rick regarde sa montre.

La femme lui dit :

— Vous semblez attendre quelqu'un vous aussi.

— En fait, oui.

— Vraiment? Qui?

— Vous verrez.

— Je *verrai*? Est-ce que ce serait George Clooney, par hasard? Ou peut-être Reese Witherspoon et un contingent de Muppets?

— Vous allez le reconnaître.

La femme est intriguée :

— Vous êtes sérieux.

— Oh oui!

— Oh. Et elle arrivera quand, votre célébrité?

— D'une minute à l'autre. Et votre monsieur Internet?

— D'une minute à l'autre.

Ragaillardi par l'arrivée imminente de Leslie Freemont, Rick amorce la conversation :

— Vous savez, je pense beaucoup au temps aujourd'hui.

— Vraiment?

— Oui. Ce serait *cool*, non, si le temps s'arrêtait là, tout de suite?

— Qu'est-ce que vous voulez dire, « si le temps s'arrêtait »?

— Je vais vous expliquer. Je suis déjà allé en

Angleterre avec mon père pour rendre visite à ma grand-mère qui se mourait d'emphysème. Le matin du 11 novembre à 11 heures pile, tandis qu'on se rendait à Londres ou ailleurs, je ne sais plus, le train s'est arrêté alors qu'il était à demi engagé dans le tunnel. Le conducteur a coupé le moteur, puis on nous a demandé de garder deux minutes de silence. Tout le monde a obéi et a baissé la tête docilement, même les hooligans avec leurs portables. Et c'était comme si l'univers s'était soudainement arrêté et que le monde était un lieu saint; comme si la vie était tout à coup religieuse, dans le *bon* sens du terme. Subitement, tous les passagers se sont transformés en une meilleure version d'eux-mêmes.

La femme regarde Rick :

— Je m'appelle Karen.

— Rick.

Ils se serrent la main. L'épave humaine qui les observait à l'autre bout du bar rompt la magie en commandant un scotch sans eau.